

—A la porte, la cabale ! hurle toujours le public qui devient furieux.

Le noble étranger se lève : il se glisse péniblement entre les rangs pressés des spectateurs furibonds qui, sous leurs mouchoirs, leurs chapeaux ou leurs programmes, cherchent à s'abriter contre les éternuements dont l'auguste seigneur les asperge en passant. Au départ de son oncle, le comte Bonifacio de Aricoti, devenu complètement aveugle, a saisi d'une main les basques de l'habit du duc, qui lui sert de caniche d'aveugle. Il se fait traîner en essuyant de l'autre main ses yeux, d'où jaillissent deux vraies sources.

Du haut de son balcon, le ménage Ribolard a assisté aux malheurs des deux infortunés. Les époux sont désolés de cette catastrophe, qui peut faire manquer le mariage.

Avec son favori coupé, le duc se sera enrhumé. Il aurait dû s'entourer la figure d'un foulard en sentant la première atteinte du froid, murmure le vermicellier à sa femme.

—Comme il éternue... que de force !

—Dame ! il éternue suivant sa fortune. Un homme si riche ne peut éternuer comme un modeste employé.

—Et M. Bonifacio, as-tu vu comme il pleurait à chaudes larmes ?

—Oui... il aura été fortement secoué par la scène du traître et de l'héroïne... Cela prouve qu'il a l'âme sensible... Virginie sera heureuse avec lui.

—Est-ce que tu ne le trouves pas un peu gros ?

—Puisque mademoiselle de Veausalé t'a dit que, dans le grand monde, on appelait cela un dodu de bon goût.

—Mais où est-elle donc passée, mademoiselle Pamela ?

—Elle vient de sortir, en me faisant comprendre par un signe qu'elle allait retrouver ses illustres amis pour tâcher de les ramener, répond le vermicellier.

En effet, l'institutrice a quitté la salle pour se mettre à la recherche des seigneurs disparus. Elle finit par les retrouver au café du théâtre, où ils sont en train de soigner le mal étrange qui les abat. La comte de Aricoti se tient renversé sur une banquette, la tête en l'air, avec une serviette mouillée sur les yeux. Quant au fier duc, ses éternuements ont cessé, mais le feu qui lui dévore l'intérieur des narines est si intense que, pour calmer l'incendie, il s'est fait servir un saladier plein d'eau dans lequel il laisse tremper son nez.

M. de Croustaflor daigne sortir de son bain pour promettre à Pamela que, aussitôt leurs souffrances apaisées, son neveu et lui rentreront dans la salle pour faire connaître leur décision à la famille Ribolard.

L'institutrice se hâte de les quitter pour porter cette bonne réponse aux parents de Virginie.

Cependant, l'acte durant lequel les nobles étrangers sont sortis vient de finir, et le café est envahi par les consommateurs. Parmi eux se trouvent Ernest et Borax, qui arrivent s'asseoir à côté des deux représentants de la cour de Monaco.

—Que faut-il servir à ces messieurs ? leur demande le garçon empressé.

—Tiens ! s'écrie Borax, quelle est cette consommation nouvelle qu'on prend par le nez ? Si c'est bon, servez-m'en une. Ça doit être russe, cette invention-là. Comment l'appellez-vous, garçon ?

Le garçon explique que, depuis un quart d'heure, les voisins de table se tiennent aussi, l'un le nez dans l'eau, l'autre les yeux sous une serviette mouillée.

Loin de baisser le ton, Borax reprend, de son organe le plus perçant :

—Mais alors, si ce monsieur attend que son nez fonde, apportez-lui donc une petite cuiller pour le retourner. Vous voyez bien que c'est un médecin qui prépare l'infusion que va boire le malade qui a une serviette sur la figure.

En entendant ces paroles, M. de Croustaflor retire son nez du saladier, jette une pièce de cinq francs au garçon et se lève en dardant un regard furieux sur le mauvais plaisant.

Au lieu de s'émouvoir du coup d'œil menaçant, le saltimbanque se dit aussitôt :

—Oui, j'en suis certain, j'ai déjà vu ce paroissien quelque part.

Sans attendre sa monnaie, le duc a enlevé la serviette du visage de son neveu, qu'il entraîne en disant :

—Venez, comte.

Par malheur, Bonifacio, encore aveuglé par le poivre, n'y voit pas assez pour se conduire ; il renverse un monsieur qui entrait à ce moment dans le café.

C'était Ribolard, qui amenait sa famille pour se rafraîchir pendant l'entr'acte.

Le duc reconnaît aussitôt le vermicellier et lui tend la main pour le relever ; mais celui-ci a été tellement saisi par la surprise de se trouver aussi subitement en présence des illustrissimes étrangers qu'il reste assis par terre sans avoir la force de bouger. M. de Croustaflor et Pamela s'empressent de le remettre sur ses jambes, pendant qu'il balbutie tout ému :

—Ah ! Monseigneur... Altesse... Sire... quelle auguste complaisance de la part d'un homme qui possède des phoques ! Peut-on vous offrir un verre de vin ?

Le rouge de la honte envahit le front de l'altière Pamela en entendant Ribolard offrir un verre de vin au duc, comme s'il s'adressait à un commissionnaire qui vient de lui scier son bois.

—Observez-vous donc, gronde-t-elle d'un ton rogue n'oubliez pas que vous parlez à un homme dont tous les ancêtres sont morts aux croisades.

Quant à Cunégonde, elle est tremblante d'un saint respect et elle souffle à sa fille :

—Tiens-toi droite, Virginie. Le grand, qui a relevé ton papa, possède des pompiers, et le petit blond, au nez en queue de lapin, est son neveu, qui héritera des phoques.

La jeune fille ouvre des yeux ébahis en entendant cette phrase burlesque de sa mère. Elle ne comprend pas plus l'admiration de son père pour des gens qui l'ont renversé sur le derrière. Aussi, elle murmure :

—Décidément, l'Ambigu les rend malades !

Mademoiselle de Veausalé, qui a gardé son sang-froid, installe la famille devant une table à laquelle, sur un geste de l'institutrice, M. le duc daigne aussi prendre place. Il fait asseoir son neveu qui, toujours aveuglé par le poivre, demande d'une voix étonnée :

—Est-ce que nous sommes déjà rentrés dans la salle ?

Le garçon est venu prendre les ordres des nouveaux consommateurs. Ribolard commande de l'orgeat pour les dames et un cassis pour lui. Quant au duc, il l'interroge de l'œil, n'ayant plus la témérité de rien lui offrir après la verte semonce de mademoiselle de Veausalé. Pour le tirer d'embarras, M. de Croustaflor s'adresse directement au garçon.

—Servez-moi ce que vous voudrez, dit-il.

—Mais où sommes-nous donc ? redemande encore l'aveugle Bonifacio.

—Comte de Aricoti, nous sommes en la société de M. de Ribolard.